

CHAPITRE V.

DOMINATION DES FRANCS-SALIENS.

Le pays Auxerrois et tous ceux conservés par Syagrius jusqu'en 486, ont été fort heureux de n'avoir été soumis aux barbares que long-temps après leurs voisins. Lorsque les Bourguignons, les Visigoths et les Francs s'étaient jetés sur les parties de la Gaule qui leur sont restées; ayant encore toute la férocité de leur éducation germanique, ils avaient usé sans mesure des droits de la conquête sur les personnes et les propriétés. Les Bourguignons avaient pris la moitié des biens-fonds, les Visigoths les deux tiers, et les Francs beaucoup moins. Mais, depuis ces irruptions jusqu'à la défaite de Syagrius, un demi-siècle s'était écoulé; la génération qui avait fait la conquête était éteinte; ses enfants, nés dans la Gaule, élevés avec ceux des vaincus, avaient pris de leurs habitudes et adopté leurs mœurs; les alliances entre les individus des deux nations, et les relations de commerce entre les pays conquis et ceux restant aux Romains, avaient achevé de disposer les esprits à une tolérance réciproque. Cette bonne intelligence a dû, surtout, exister entre les Francs-Saliens et les Cités romaines, qui, pendant six années, avaient été réunies sous un même sceptre, celui d'AEgidius: aussi tous les historiens rapportent-ils unanimement que Clovis, après sa victoire, traita les peuples qu'elle lui livrait, avec une extrême modération. Pendant son règne, en effet, tous les pays soumis à son pouvoir n'éprouvèrent aucun changement ni dans la constitution des Cités, ni dans les lois, ni même dans les impôts. La religion chrétienne elle-même fut protégée par ce Prince idolâtre, dont la conversion, ensuite, ne fut que l'effet naturel du respect que les Evêques des Gaules lui avaient inspiré. Comme ils avaient facilité sa conquête, dans l'espoir de trouver, pour la paix publique, une plus ferme garantie dans un gouvernement neuf et vigoureux, que sous l'Empire défailant des Romains; il leur laissa tous les pouvoirs que leur avaient concédés les lois des derniers Empereurs.

Cette protection devint encore plus efficace, lorsque Clovis, ayant épousé Clotilde, princesse catholique, finit par recevoir le baptême. Auxerre eut, bientôt après, une preuve de son zèle pour l'Eglise. En 502, le siège épiscopal étant devenu vacant par la mort de Censoire, le clergé et le peuple désirèrent y placer un saint prêtre nommé Eptade, qui habitait les environs d'Autun, dans le royaume de Bourgogne. Comme il fallait le consentement de Gondebaud, Roi de ce pays, ce fut Clovis qui, sur la prière des Auxerrois, fit les démarches nécessaires; mais elles devinrent inutiles; Eptade, effrayé du fardeau de l'épiscopat, s'enfuit dans la forêt du Morvan, et ne put pas être découvert.

Les Auxerrois, alors, se rappelèrent qu'à leur porte, sur le mont *Autricus*, vivait un vénérable Ermite, Urse, aux prières de qui ils se croyaient redevables de l'extinction d'un incendie, qui avait menacé de consumer la ville entière. Ils le tirèrent de sa cellule, et avec l'assentiment de Clovis, ainsi que du Clergé, le

proclamèrent Evêque. Il n'exerça ce ministère que pendant six années, et eut Théodose pour successeur. Celui-ci, sur la demande du Roi, se rendit, en 511, au premier Concile d'Orléans; dont le principal objet était de régler les droits que la couronne pouvait avoir sur les biens dépendants des Evêchés , pendant la vacance des sièges.

Dans la même année , Clovis mourut, Agé de 45 ans seulement. Ses quatre fils se partagèrent ses états, conformément à ce qu'il en avait ordonné lui-même. La Cité d'Auxerre fut comprise dans le royaume d'Orléans, échu à Clodomir ; qui le conserva jusqu'à sa mort, en 524. C'est dans ce temps que Clotilde vint à Auxerre. Elle y avait passé lors de son voyage de Chalon-sur-Saône à Soissons, à l'occasion de son mariage. Elle y avait été frappée de l'affluence des étrangers qui , des régions les plus éloignées , étaient attirés au tombeau de Saint Germain, par la renommée de ses miracles. La vénération des peuples pour ce tombeau était si grande et si générale, qu'un Tribun de la Cité d'Auvergne , Nunninus , ayant trouvé le moyen de s'approprier un éclat de la pierre qui couvrait le monument , l'emporta; et qu'ensuite, ayant éprouvé des chagrins , et les regardant comme une punition de sa témérité , il bâtit une Eglise pour réparer sa faute (1). Clotilde , devenue veuve, voulut donc, de nouveau, visiter le sépulcre du Saint Evêque , dont la mort remontait à plus de 60 ans , mais dont les éminentes vertus étaient restées dans le souvenir des peuples. Sa vie, d'ailleurs, écrite par Constance, prêtre de Lyon, venait d'être publiée. Ce fut en Reine que Clotilde honora Saint Germain. Ses restes étaient modestement placés dans le petit Oratoire qu'il avait fait élever lui-même sur le Mont-du-Brenn , et dédié à Saint Maurice. Elle fit construire à la place une vaste Eglise , que l'Evêque Eptade consacra sous l'invocation de Saint Germain.

En 524 les frères de Clodomir , ayant fait mourir ses enfants, se partagèrent son royaume ; et Auxerre fut dévolu au Roi de Paris, Childebert. Ce Roi y passa, allant en Bourgogne pour suivre contre Godomar la guerre qu'avait commencée Clodomir, et que les deux frères terminèrent la même année, en s'emparant de ses états. Un denier d'argent frappé à Auxerre, ainsi que le prouve son exergue AVTIZIODERO CI, et que Bouteroue attribue à Childebert, ne laisse pas de doute que les Rois avaient alors à Auxerre un hôtel des monnaies. Aussi Mézerai (2) met-il Auxerre au rang des villes où l'on battait monnaie au VI^e siècle. La mort de Childebert, en 558, plaça Auxerre, et tout le royaume, sous la domination de Clotaire, comme les avait possédés Clovis. Il eut, de plus , le royaume de Bourgogne. Ainsi trois nations, bien différentes de mœurs, d'habitudes et de langage , les Francs, les Bourguignons et les Gallo-Romains , se trouvèrent sujets du même souverain. Ils furent ainsi, et pendant long-temps , mêlés mais sans confusion; et, à cette époque, la population offrait un bizarre assemblage de costumes. On reconnaissait le Romain à ses longs habits, ses cheveux courts , et son menton rasé; le Franc et le Bourguignon à leurs habits courts, avec la barbe et la chevelure dans leur longueur naturelle. L'esclave, de quelque nation qu'il fût, n'était pas moins reconnaissable, ayant la tête et le

menton tout à fait rasés. Ces bigarrures durent être remarquables, surtout à Auxerre repeuplé de Gallo-Romains, ayant une garnison composée de Francs, et où, chaque jour, pouvaient se trouver des Bourguignons, puisqu'en deçà d'Avallon commençait le pays qu'ils habitaient. Une différence plus importante séparait encore les nations, et subsista sous les Rois des deux premières races : Clovis, Charlemagne et leurs successeurs, ayant voulu que les droits des individus fussent réglés par les anciennes lois de leurs nations (3), avec cette restriction que, si la loi civile, qu'on appelait *lex Mundana*, était plus sévère que les lois de l'Eglise, celles-ci devaient être suivies. (4)

Aussitôt que Clotaire fut sur le trône, il établit le premier Comte d'Auxerre connu dans l'histoire. Cet emploi n'était point héréditaire; aucune propriété n'y était attachée, il n'avait pour objet que de faire exécuter les ordres du Souverain dans tout le ressort de la Cité, c'est à dire, dans tous les lieux où l'Evêque réglait les intérêts religieux, comme celui du Gouverneur, sous les Empereurs romains. Le choix de Clotaire tomba sur un Auxerrois nommé Peonius.

Trois ans après, Clotaire, en mourant, laissa quatre fils, qui divisèrent de nouveau le royaume. Gontran, l'un d'eux, eut la Bourgogne et l'Orléanais, dont Auxerre dépendait encore. Peonius s'empessa d'envoyer à Chalon-sur-Saône où résidait Gontran, son fds *Eunius Mummolus*, avec des présents pour le Roi, afin d'être confirmé dans l'emploi de Comte d'Auxerre. Mummolus qui, à un cœur corrompu, joignait les qualités brillantes de l'esprit et du corps, ne parla que pour lui, et ravit à son père la place honorable qu'il désirait conserver (5). Gontran fut tellement séduit par tout ce qui élevait ce mauvais fils au dessus des hommes ordinaires, qu'il le fit Patrice, c'est-à-dire, Généralissime de ses armées. Pendant long-temps, il n'eut qu'à s'en louer. De nombreuses victoires furent remportées par lui sur les Lombards et les Saxons; qui, à plusieurs reprises, firent des excursions sur le royaume de Bourgogne. Mais il finit, comme il avait commencé, par une perfidie. En 581, il quitta le service de Gontran, et prit le parti d'un aventurier, qui, sous le nom de Gondebaud, se disait fils de Clotaire, et réclamait, à ce titre, le royaume de Bourgogne. Il furent assiégés tous deux dans Comminges; alors Mummolus, pour se sauver, livra Gondebaud; mais il ne fit que retarder le supplice qu'il méritait. Il fut amené jusqu'à Sens, où l'ordre de le mettre à mort fut exécuté.

Pendant que Gontran employait ainsi le Comte d'Auxerre, il avait confié le gouvernement du Comté à Erpon, l'un de ses Ducs. En 577, ce Duc fit arrêter à Auxerre Mérovée fils de Chilpéric, Roi de Soissons. Ce jeune Prince avait connu à Rouen Brunehaut, veuve de Sigebert, que Chilpéric y retenait prisonnière. Vivement épris de ses charmes, il profita d'un voyage en Bretagne dont son père l'avait chargé, pour se détourner de sa route, et aller voir la belle captive. Aveugle par la passion, il lui proposa de l'épouser, et trouva dans Prétextât, alors Evêque de Rouen, assez de complaisance pour qu'il prêtât son ministère à ce mariage, qui eut, pour lui-même, une funeste conséquence. Peu de jours après, Childéric averti se rendit à Rouen, se saisit de Mérovée, le fit raser et renfermer

dans le couvent de Saint Martin de Tours. Mérovée venait de s'en évader, lorsqu'espérant trouver un refuge dans les états de son oncle Gontran, il arriva à Auxerre, et qu'Erpon le fit arrêter. Il sut cependant se tirer de ses mains, et se réfugia dans l'Eglise de Saint-Germain, asile alors inviolable. Il y vécut deux mois, épiant l'occasion de s'échapper. Elle arriva, mais il n'en fut pas plus heureux. Il tenta de rejoindre Brunehaut, à qui Childéric avait permis de se retirer dans l'Austrasie, sur la demande que lui en avaient faite les habitants; mais ceux-ci, craignant d'irriter le Roi, s'ils souffraient que son fils retournât près de Brunehaut, refusèrent de le laisser passer. Obligé d'errer dans la Champagne, ce Prince infortuné fut reconnu par des soldats de Chilpéric, qui, trop fidèles à exécuter les ordres barbares d'un père implacable, le poignardèrent. Cette vengeance ne put pas satisfaire Chilpéric; le Duc Erpon, pour avoir laissé échapper Mérovée, fut puni par la perte de son emploi, et une amende de sept cents pièces d'or.

A cette époque, Auxerre avait Aunaire pour Evêque. Depuis Urse élu sous Clovis, ceux qui avaient occupé ce siège ne sont connus que par leurs noms, savoir : Théodose en 508, Grégoire en 515, Optât en 530, Droctroald en 532, Eleuthère en 533, Romain en 561, un second Eleuthère en 564, et jusqu'en 572. Aunaire mieux connu, était issu d'une famille noble et riche d'Orléans, qui l'avait envoyé fort jeune à la cour du Roi de Bourgogne. Il avait quitté cette cour à l'insu de ses parents, pour se consacrer à l'état ecclésiastique, dans le monastère de Saint Martin de Tours; puis auprès de Siagrius, Evêque d'Autun : et c'est sur la renommée de sa science et de ses vertus, qu'il fut appelé à l'Evêché d'Auxerre. Les mémoires du temps le représentent, en effet, sans cesse occupé à purifier les mœurs, et à faire fleurir la religion, par ses instructions et ses exemples. Parmi ses nombreux règlements, il en est un qui fait voir combien était grand alors le zèle du Clergé pour l'office divin. Celui du Samedi au Dimanche commençait, depuis Pâques jusqu'au mois d'octobre, le Samedi aussitôt après le soleil couché; et ne cessait que le Lundi au point du jour. D'octobre à Noël, il commençait au chant du coq, et de Noël à Pâques au milieu de la nuit. Tous les jours de la semaine, excepté le Samedi, le Clergé de deux monastères, ou d'un monastère et d'une paroisse, se réunissait pour faire l'office à la cathédrale. Plusieurs de ces monastères et des paroisses désignées étaient à dix lieues et plus.

Le peuple, néanmoins, conservait encore des restes d'idolâtrie celtique, mêlés avec les pratiques du christianisme. On signalait dans les forêts quelques arbres qui avaient le mérite de guérir certaines maladies. On leur faisait des vœux; et quand on les croyait exaucés, par reconnaissance on suspendait aux branches de ces arbres des pieds de bronze, ou de petites figures humaines peintes sur toile. Plusieurs fontaines passaient pour sacrées; et la plus fameuse était celle qu'on trouve entre les deux ruisseaux de Beauche, près de la route de Saint-Georges à Charbuy.

Aunaire, par ses prédications et ses ordonnances, parvint à faire cesser ces superstitions; ainsi que l'usage fort bizarre dans lequel étaient les hommes, au

premier janvier, de s'atteler à de petits chariots qu'ils tiraient comme des bêtes de somme. Il assembla un Concile ou Synode, dont les règles sont souvent citées par les Canonistes. Il mourut le 25 septembre 603, laissant toutes ses terres, qui étaient nombreuses, à son église, et à celle de Saint-Germain.

Il fut remplacé par Didier, qui a été l'objet d'une controverse entre plusieurs savants. Frédegaire et Aimoin, auteurs de chroniques dans lesquelles des erreurs graves ont été relevées, ont avancé que Brunehaut, chassée d'Austrasie par les Grands, et abandonnée sur la frontière, avait été reconnue par un pauvre homme, qui l'avait conduite auprès de Thierry, son petit-fils, Roi de Bourgogne après Gontran, cl résidant comme lui à Chalon-sur-Saône; que ce pauvre homme, qu'ils ne nomment pas, avait été récompensé de cette bonne action par l'Evêché d'Auxerre. Godeau, dans son histoire ecclésiastique, dit que ce pauvre homme est Didier successeur d'Aunaire; ce qui a été copié par la plupart des historiens modernes. Cependant le P. Lecointe et le P. Longueval traitent ce récit de fable. Mezerai semble en convenir, et l'Abbé Lebeuf adopte sans hériter le sentiment de ceux qui font Didier parent, et quelques-uns neveu de la Reine Brunehaut, conséquemment de la famille royale des Visigoths. Aux raisonnements de ce savant, j'ajouterai que très-certainement Didier n'était ni un paysan, ni un pauvre homme, puisqu'après Saint Germain, c'est celui qui a donné le plus de biens à son église et à celle de Saint-Germain; ainsi qu'à une infinité d'autres, tant de son Diocèse, que de ceux de Sens, de Cahors et de Toulouse; qu'il en laissa encore de considérables à sa famille; enfin que ses terres étaient tellement importantes qu'il y affranchit environ deux mille Serfs. Il est donc très-probable qu'effectivement il était parent de Brunehaut; que c'est lui qui la conduisit à Chalon auprès de son fils; que peut-être il se déguisa en paysan dans ce voyage périlleux, d'où sera venue la tradition populaire recueillie par Frédegaire, et copiée ensuite par d'autres. Quoi qu'il en soit, ce voyage est de l'année 599, et Didier ne fut élu évêque d'Auxerre qu'en 603.

Il agrandit à ses frais la Cathédrale, et y fit construire, du côté de l'Orient, un grand Dôme, qu'il embellit d'or et d'ouvrages en mosaïque. La mort l'enleva à son Diocèse le 27 octobre 621; et Pallade, abbé de Saint-Germain, le remplaça. Celui-ci détruisit une basilique qui existait dans la Cité sous le titre de Saint-Julien, et la rebâtit au milieu de l'ancienne ville, qui subsistait encore en entier. Il y établit une communauté de religieuses; prenant sur les biens de son Evêché et du Monastère de Saint-Germain, ceux nécessaires à leur dotation. Un second Monastère s'éleva par ses soins, à l'Occident et hors de la Cité. Il donna aux religieux tout le territoire qui, avant la révolution, formait la paroisse de Saint-Eusèbe, et qui alors était une pleine campagne, avec quelques vignes. Cet Evêque assista à trois Conciles, ceux de Reims en 630, de Clichy près Paris en 633, et de Chalons en 650. Il mourut en 657.

Des l'année 613, Auxerre était rentre sous la domination de Clotaire II, Roi de France, la mort de ses neveux ayant remis tout le royaume sous son sceptre. Dagobert son fils, qui monta sur le trône en 628, passa à Auxerre la même

année, et fit don à l'Evêque de trois terres : Migennes du Diocèse de Sens , Vincelles et Trucy de celui d'Auxerre. L'Evêque les ajouta à la dotation du Monastère de Saint-Julien, en imposant au clergé de cette Eglise l'obligation de venir, tous les Jedis de chaque semaine, célébrer la messe dans la Cathédrale, et de donner à manger à trente pauvres en l'honneur de Dagobert et de sa famille.

Vigile son successeur, à son exemple, fonda une communauté de Moines au Nord-Ouest de la Cité. Il en bâtit l'Eglise sur la partie occidentale du mont du Brenn , alors en vignes, qui lui appartenait, et dota la communauté du vaste territoire qui formait, en 1790, la paroisse de *Notre-Dame-la-d'hors* ; ainsi que de plusieurs autres biens de son patrimoine. Il y établit aussi et dota un hôpital pour les pauvres, dans l'emplacement occupé depuis par les Ursulines, et aujourd'hui par la caserne. Ce Prélat fut assassiné, en 684, dans un voyage, et lorsqu'il traversait la forêt du Diocèse de Soissons. L'opinion générale fut qu'il était victime de son zèle, s'étant joint à Saint Ouen Archevêque de Rouen , pour adresser à Gilimer, fils du Maire du palais, de vives représentations sur les abus qu'il faisait du pouvoir de son père. Ses Diocésains honorèrent sa mémoire comme celle d'un martyr, et réclamèrent son corps ; qui apporté à Auxerre. fut inhumé dans l'Eglise du Monastère qu'il avait établi.

De 684 à 691 , le siège épiscopal fut occupé par Scopilion, sur lequel aucun monument ne fournit de notions particulières.

En 691, ce siège fut dévolu à Tétrice, abbé de Saint-Germain, tellement recommandable par sa piété et ses vertus, que son élection fut le résultat de l'unanimité des suffrages. Il changea l'ordre pour la célébration de l'office dans la Cathédrale. Une semaine dans l'année fut assignée à chacun des Monastères et principales paroisses du Diocèse, pour y venir à leur tour. Les plus éloignés, tels que ceux de Varzy, Donzy, Gien etc., eurent leur semaine; mais l'Evêque ordonna que sur les revenus de l'Evêché, il fût pris les fonds nécessaires pour les indemniser de leur dépense, en proportion de leur éloignement. Comme ses prédécesseurs. il augmenta de son patrimoine la dotation de plusieurs Eglises de son Diocèse. Sa sévérité pour le maintien de la discipline lui suscita des ennemis, même dans le Clergé. Son Archidiacre, Rainfroy, l'ayant trouvé endormi dans sa maison , le 18 mars 706 (ou 707) , le poignarda, disparut et sut échapper à toutes les recherches.

Déjà commençaient ces temps d'ignorance et d'anarchie durant lesquels l'Europe, et surtout la France, eurent à gémir de tous les désordres inséparables d'un tel état. Les Maires du palais, devenus plus puissants que leurs maîtres, ne leur laissaient que le nom de Roi ; les Princes et les Seigneurs, peu dociles à une autorité usurpée, s'abandonnaient à toutes leurs passions ; et la justice restant sans appui, il n'y eut plus que troubles et confusion. Les grands s'emparèrent des biens des Eglises et des hôpitaux. Le peuple et le clergé séculier eurent la main forcée pour le choix des Evêques, et les Monastères pour celui de leurs Abbés. Des aventuriers ainsi devenus Evêques et Abbés , n'en prenaient le titre que pour

les revenus , et se mêlaient de toutes les affaires du siècle, sans s'occuper de celles auxquelles ils étaient appelés par le devoir.

L'Eglise d'Auxerre ne fut pas exempte de ce fléau. Après Saint Tétrice, elle eut pour Evêque Foucaut , dont on ne sait rien, sinon qu'il ne siégea que cinq ans; mais après lui, Savaric, plus soldat que prêtre , fit servir les revenus de l'Evêché à lever des troupes , et à ravager tous les pays environnant son Diocèse , l'Avalonnais, le Tonnerrois, le Nivernais et l'Orléanais. Il porta son armée jusqu'à Troyes , dont il s'empara. Il était en marche pour tenter la conquête de Lyon , en 715, lorsqu'il fut tué par la foudre. Son corps fut rapporté à Auxerre.

Le Clergé et le peuple, désirant donner au Diocèse un chef plus digne de l'épiscopat, s'empressèrent de tirer du couvent de Saint-Germain un religieux renommé *par la sainteté de ses mœurs* , nommé Quintilien; qui fut remplacé, en 728, par Clément, également recommandable par ses vertus. Mais pour éviter un mal, ils tombèrent dans un autre non moins grave.

Dans ce siècle de guerres continuelles, si l'Evêque ne réunissait pas les talents d'un guerrier aux qualités de Pontife, les biens de son Eglise devenaient tôt ou tard , la proie ou d'un conquérant, ou de celui qui se chargeait de se mesurer avec lui : l'Eglise d'Auxerre l'éprouva en 731.

Les Sarrasins, maîtres de l'Espagne, conçurent l'espoir d'asservir l'Europe entière au joug de leur Prophète. Leur Calife Harhem fit franchir les Pyrénées par une armée formidable, que commandait Abdérame, le plus expérimenté et le plus intrépide des généraux de ces infidèles. Deux grandes victoires remportées par celui-ci sur Eudes, Duc d'Aquitaine, lui livrèrent le Midi de la France. L'année suivante, une de ses colonnes s'avança jusqu'à Tours ; tandis qu'une autre, après avoir soumis Lyon, Besançon , Chalon-sur-Saône et Autun , se jeta sur l'Auxerrois ; où l'Evêque Clément n'avait pour se défendre que des larmes et des prières (6). Comme partout ailleurs , les barbares s'y livrèrent à tous les excès du fanatisme musulman. Les chroniques rapportent que la renommée répandait devant eux une telle épouvante, qu'à leur approche , les villes et les villages étaient abandonnés ; en sorte qu'il ne restait à leur merci que les Eglises et les Monastères qu'ils dépouillaient, et livraient ensuite aux flammes. La colonne qui ravagea Auxerre, s'avança jusqu'auprès de Sens; mais Ebbon qui en était Archevêque, sut endosser la cuirasse, manier le fer, et sauver son peuple. Dans le même temps, celle qui avait pénétré jusqu'en Touraine , rencontra les armées réunies d'Eudes et de Charles-Martel. Les Sarrasins furent contraints de concentrer leurs forces contre ces redoutables adversaires , entre Tours et Poitiers ; et c'est alors que, pendant sept jours consécutifs , les deux nations se livrèrent des combats à outrance, terminés par la mort d'Abdérame et la défaite de son armée.

La paix qui suivit cette mémorable victoire, ajouta encore à la misère de la plus grande partie de la population. Charles-Martel, pour combattre les Sarrasins avec succès , avait appelé dans son armée un grand nombre de Seigneurs de la Germanie. La guerre finie, il ne trouva pas pour les payer d'autre ressource que

de leur distribuer , à peu près, tout ce qui restait des biens du Clergé, dans les pays qu'ils avaient délivrés des barbares. L'Evêque d'Auxerre se vit réduit pour lui, ses prêtres et l'entretien des Eglises, à cent maisons ou métairies , *centum mansos* : tous les autres biens de l'Evêché furent partagés entre six Princes de Bavière. Ceux des abbayes de Saint-Germain, Saint-Père, Saint-Eusèbe, Saint-Marien et Saint-Amatre , de toutes les autres abbayes du Diocèse, furent également livrés à des Seigneurs de l'armée victorieuse. Si l'on se rappelle qu'alors chacun de ces Monastères avait un hospice pour les pauvres du pays et les pèlerins , on aura la mesure de l'abandon dans lequel cette spoliation fit tomber les indigents.

Lors de ces douloureux événements , Clément, devenu aveugle, avait été forcé de se démettre des fonctions épiscopales en faveur d'Aidulfe; qui , bientôt après, frappé de paralysie, ne put les remplir que très imparfaitement ; et l'on vit ces deux Evêques habiter ensemble une petite maison près de la cathédrale, et finir leurs jours dans l'infortune.

A la mort d'Aidulfe, en 748, le Clergé reconnut qu'il fallait un homme riche et puissant pour rendre à l'Episcopat une partie de la force qu'il avait perdue ; et l'on choisit Haymar, que l'auteur de sa vie dit avoir été *courageux, distingué par la noblesse de sa naissance, et possédant de grands biens*. Il fit effectivement de la guerre sa principale occupation: mais pour s'y livrer sans que ses Diocésains en souffrissent, il obtint pour Corévêque Théodran , qu'il chargea d'administrer le Diocèse.

L'abbé Lebeuf croit qu'il suivit Pépin en Aquitaine, contre Aymon , Roi de Saragosse; et qu'il remporta une grande victoire sur les Sarrasins; que quelque temps après il y retourna, et obtint de nouveaux succès. Il y a évidemment erreur dans cette opinion : la guerre de Pépin contre Aymon est de 730 à 737; et ce n'est qu'en 748 qu'Aymar a été Evêque d'Auxerre. La première expédition dans laquelle il servit Pépin, est celle que ce prince, devenu Roi de France, fit dans l'Aquitaine, en 760 , pour réduire Gaifre, Duc de cette contrée, qui refusait de reconnaître son autorité; et lors de laquelle le Roi fit ordonner à ses milices de se trouver en *ost (hostiliter) dans l'Auxerrois*, tandis que lui passerait par la Champagne. La seconde expédition dans laquelle Haymar s'est engagé, est celle que fit Pépin, en 763 , contre ce même Duc, en passant par Troyes et *Auxerre (7)*. Dans ces deux expéditions, le Duc fut défait, mais le Roi aurait voulu , en s'assurant de sa personne, le mettre dans l'impuissance de renouveler les hostilités; et le Duc lui avait échappé par la fuite. Quelques Seigneurs, jaloux de la faveur de l'Evêque auprès du Roi, l'accusèrent d'intelligence avec le Duc ; et il fut arrêté. Peu de temps après , un de ses neveux l'ayant fait évader , ils furent tous deux surpris et tués par les accusateurs de l'Evêque.

Dans le testament trouvé après sa mort, on vit qu'il portait à son Eglise plus d'intérêt que son goût pour les armes ne le faisait présumer : par cet acte il lui donnait, ainsi qu'à l'hospice qui y était attaché, plusieurs terres importantes.

Son siège se trouva dévolu, de plein droit, à son Coad-juteur Théodran.

- (1) Grégoire de Tours, de glor. Conf. , cap 41.
- (2) Tom, 1 , p. 194.
- (3) Baluze , t. 2, p. 269
- (4) Dubos, t. 4, p. 264.
- (5) Grég. Tur. lib.4 , cap. 42.
- (6) L'abbé Lebeuf doute que les Sarrasins aient paru dans l'Auxerrois ; mais voyez Mézerai , I. 1 , in-f° 1695, p. 316 ; et l'histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, par Gibbon, t. 10 p. 364. D'ailleurs, les biens des Eglises d'Auxerre , livrés à des Princes de Bavière, sont la preuve que le pays avait été délivré par eux.
- (7) V. Mézerai, t. I , p. 373 et suiv.